

A black and white portrait of Ingeborg Bachmann, a woman with dark hair and bangs, looking slightly to the left. She is wearing a dark jacket over a white collared shirt. The background is a textured, light-colored wall.

# **Ingeborg Bachmann**

## **Le temps en sursis**

**suivi  
d'*Eléments  
de biographie***

**OeO (Oeuvres ouvertes)**

# Le Temps en sursis

(1953)

Ingeborg Bachmann

*Traduction de Françoise Rétif*

OeO (Œuvres ouvertes)

## Dire l'obscur

Comme Orphée je joue  
sur les cordes de la vie la mort  
et de la beauté de la terre  
et de tes yeux qui règnent sur le ciel  
je ne sais dire que l'obscur.

N'oublie pas que toi aussi, soudain,  
ce matin-là, alors que ta couche  
était encore humide de rosée et que l'œillet  
était endormi sur ton cœur,  
tu vis le fleuve obscur  
qui passait près de toi.

La corde de silence  
tendue sur la vague de sang,  
je saisis ton cœur résonnant.  
Transformée fut ta boucle  
en cheveux d'ombre de la nuit,  
des ténèbres les noirs flocons  
enneigèrent ton visage.

Et je ne t'appartiens pas.  
Tous deux à présent nous nous plaignons.

Mais comme Orphée je sais  
du côté de la mort la vie  
et pour moi bleuit à l'horizon  
ton œil à jamais fermé.

## Paris

Sur la roue de la nuit tressés  
dorment les perdus  
dans les couloirs tonitruants en bas ;  
mais où nous sommes est la lumière.

Nous avons les bras pleins de fleurs  
mimosas de tant d'années ;  
pont après pont tombe de l'or  
sans un souffle dans le fleuve.

Froide est la lumière, encore plus froide  
la pierre devant le porche,  
et les conques des fontaines  
sont déjà à demi vidées.

Qu'advient-il si, pris de nostalgie  
jusque dans les cheveux fuyants,  
nous demeurons ici et demandons: qu'advient-il  
si nous surmontons l'épreuve de la beauté?

Sur les chars glorieux de lumière,  
Même veillant, nous sommes perdus,  
sur les champs des génies en haut ;  
mais où nous ne sommes pas est la nuit.

## La grande cargaison

La grande cargaison de l'été est à bord,  
le vaisseau du soleil dans le port s'apprête  
lorsque derrière toi plonge et crie la mouette.  
La grande cargaison de l'été est à bord.

Le vaisseau du soleil dans le port s'apprête,  
à la proue des galions, aux lèvres des figures  
passe à ciel ouvert le sourire des lémures  
Le vaisseau du soleil dans le port s'apprête.

Lorsque derrière toi plonge et crie la mouette,  
nous arrive de l'ouest l'ordre de sombrer ;  
les yeux ouverts tu te noieras dans la clarté  
lorsque derrière toi plonge et crie la mouette.

## Le temps en sursis

Des jours plus durs approchent.  
Le temps en sursis révocable  
apparaît à l'horizon.  
Il te faudra bientôt lacer tes chaussures  
et renvoyer les chiens dans les fermes des marais littoraux.  
Car les entrailles des poissons  
ont refroidi dans le vent.  
La lumière des lupins brûle chichement.  
Ton regard suit la trace dans le brouillard :  
Le temps en sursis révocable  
apparaît à l'horizon.

Ta bien-aimée de l'autre côté s'enfonce dans le sable,  
il monte autour de ses cheveux flottants,  
il lui coupe la parole,  
il lui enjoint de se taire,  
il la trouve mortelle  
et disposée à l'adieu  
après chaque étreinte.

Ne regarde pas en arrière.  
Lace tes chaussures.  
Renvoie les chiens.  
Jette les poissons à la mer.  
Eteins les lupins !

Des jours plus durs approchent.

## Tous les jours

La guerre n'est plus déclarée,  
mais poursuivie. Le scandale  
est devenu quotidien. Le héros  
reste loin des combats. Le faible  
est envoyé au feu.

L'uniforme des jours est la patience,  
la décoration, la pauvre étoile  
de l'espoir sur le cœur.

Elle est remise  
lorsque plus rien n'arrive,  
lorsque le feu roulant se tait,  
lorsque l'ennemi est devenu invisible  
et que l'ombre de l'éternel réarmement  
couvre le ciel.

Elle est remise  
pour désertion devant l'étendard,  
pour témérité en face de l'ami  
pour trahison d'indignes secrets  
et non-exécution  
de tout ordre.

## Les ponts

Le vent tend plus fort le ruban devant les ponts.

Aux traverses le ciel déchire  
son bleu le plus sombre.  
De ce côté et de l'autre nos ombres  
changent sous la lumière.

Pont Mirabeau... Waterloo bridge...  
Comment les noms supportent-ils  
de porter les sans- nom?

Emus par les perdus  
que ne soutenait pas la foi,  
les tambours du fleuve s'éveillent.

Tous les ponts sont solitaires,  
et la gloire est dangereuse, pour eux  
comme pour nous, même si nous croyons sentir  
le pas des étoiles  
sur nos épaules.  
Mais nul rêve ne déploie son arche  
sur la pente du temps qui passe.

Il vaut mieux vivre  
au nom des rives, de l'une à l'autre,  
et jour après jour veiller,  
que celui qui a vocation coupe le ruban.  
Car il rejoint les ciseaux du soleil  
dans le brouillard, et s'ils l'éblouissent,  
le brouillard l'enlace dans sa chute.



## Sous l'orage des roses

Où que nous allions sous l'orage de roses  
la nuit est éclairée d'épines, et le tonnerre  
du feuillage, naguère si doux dans les buissons,  
est désormais sur nos talons.

## ***Eléments de biographie***

*J'ai passé ma jeunesse en Carinthie, dans le Sud, à la frontière, dans une vallée qui porte deux noms, un nom allemand et un nom slovène. Et la maison, dans laquelle mes ancêtres avaient vécu pendant des générations, des Autrichiens et des Slovènes, porte aujourd'hui encore un nom à la résonance étrangère. Ainsi une frontière touche-t-elle à une autre frontière : la frontière de la langue – et j'étais chez moi de l'un et l'autre côté, avec les histoires de bons et mauvais esprits de deux ou trois pays ; car, au-delà des montagnes, à une heure de marche, c'est déjà l'Italie.*

*Je crois que l'étroitesse de cette vallée et la conscience de la frontière m'ont donné le mal du lointain. Quand la guerre fut finie, je partis et arrivai très impatiente et pleine d'attentes à Vienne, que je m'étais toujours représentée comme inaccessible. Ce fut de nouveau une patrie à la frontière : entre l'Est et l'Ouest, entre un grand passé et un avenir sombre. Et si, plus tard, j'allai aussi à Paris et à Londres, en Allemagne et en Italie, cela n'eut pas la même importance, car, dans mon souvenir, c'est le chemin qui me mena de ma vallée à Vienne qui restera toujours le plus long.*

*Parfois, on me demande comment moi, qui ai grandi à la campagne, j'ai pu m'engager sur le chemin de la littérature. Je ne saurais le dire précisément ; je sais seulement que, à l'âge où on lit les contes de Grimm, je commençai à écrire, que j'aimais m'allonger près de la voie ferrée et voyager en pensée, vers des villes et pays étrangers, et vers la mer inconnue qui, quelque part, rejoint le ciel sur la ligne d'horizon. Mer, sable et bateaux peuplaient mes rêves, mais la guerre arriva et interposa entre moi et le monde fantastique tendu de*

*rêves le monde réel, dans lequel il ne s'agit pas de rêver, mais de prendre des décisions.*

*Plus tard sont survenues des choses qu'on ose à peine imaginer : les études universitaires, des voyages, la collaboration à des revues et journaux et, plus tard encore, un travail permanent à la radio. Ce sont là les stations quotidiennes d'une vie, interchangeables et assimilables ; la vie en elle-même ne se réclame pas de ces détours.*

*Reste la question des influences et des modèles, en fonction du climat littéraire auquel on a le sentiment d'appartenir. J'ai passé quelques années à beaucoup lire, parmi les poètes modernes sans doute le plus volontiers Gide, Valéry, Eluard et Yeats, et il se peut que j'aie appris d'eux certaines choses. Mais, au fond, je suis toujours dominée par l'influence qu'a exercée sur moi le monde riche en mythes et représentations du pays de mon enfance, qui est une petite partie d'une Autriche sinon peu réalisée, un monde parcouru par de nombreuses frontières et où l'on parle de nombreuses langues.*

*Ecrire des poèmes me semble être ce qu'il y a de plus difficile, parce que les problèmes de forme, de contenu et de vocabulaire doivent être résolus tous à la fois, parce qu'ils obéissent au rythme du temps et doivent cependant ordonner la multitude des choses anciennes et nouvelles selon notre cœur, dans lequel sont décidés passé, présent et avenir.<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Texte fragmentaire, inédit en français, in : *Werke*, œuvres complètes éditées par Christine Koschel, Clemens Münster, Inge von Weidenbaum, Munich, Piper Verlag, 1978, tome 4 p. 301-302.

Mis en ligne le 8 février 2011

OeO (Œuvres ouvertes)